



LE PRÉTENDU DE GISORS,

FOLIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE.

Par le C. ALEXANDRE.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Troubadours, rue de Louvois, le 5 messidor an VIII.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, No. 477.

AN HUITIÈME.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Citoyens et citoyennes.
DALAINVAL, père d'Emilie,	DELPECH.
DULIS, jeune Officier, neveu de Dalainval,	FRÉDÉRIC.
EMILIE, amante de Dulis,	DELAPORTE.
M. DE SOTTISET, personnage ridicule,	BOSQUIER-GAVAUDAN.
GERMAIN, valet de Dulis,	LÉGER.

(*La Scène se passe à Paris, dans le Jardin de Dalainval.*)

Couplet d'annonce.

AIR : *Trouverez-vous un parlement?*

A ses premiers coups de pinceau,
Toujours un élève est timide.
Du sort de l'ouvrage nouveau
Que votre indulgence décide.
Le jeune auteur, en vous l'offrant,
Redoute un juge trop sévère.
Ah! traitez son premier enfant
Avec la tendresse d'un père.

LE PRÉTENDU DE GISORS,

FOLIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIERE.

DULIS, GERMAIN.

(*Ils entrent mystérieusement.*)

DULIS.

SAIS-TU maintenant où nous sommes?

GERMAIN.

Ma foi! à moins que d'être sorcier.

DULIS.

Je vais te mettre au fait. Regarde d'abord si personne ne vient.

GERMAIN.

Vous pouvez parler, tout est calme.

DULIS.

Apprends donc que nous sommes chez mon oncle.

GERMAIN

Quel sujet peut vous y conduire à l'instant où il vous croit à votre régiment?

DULIS.

Le voici: depuis long-tems j'aime ma cousine. Payé du plus tendre retour, j'attendois une occasion favorable pour instruire mon oncle de notre amour, lorsque j'apprends par une lettre d'Emilie, que son père veut la marier à une espèce d'original, arrivé de je ne sais quelle province.

GERMAIN.

Et qu'avez-vous résolu?

DULIS.

A te dire vrai, je suis très-embarrassé. J'ai voulu voir ma cousine pour concerter avec elle les moyens de parer ce coup, et je l'ai prévenu que j'arriverois aujourd'hui à Paris.

GERMAIN.

Dites-moi, monsieur, quel est ce prétendu?

DULIS.

Un franc nigaud, enrichi par la mort d'un de ses parens, mais dont mon oncle est enthousiasmé.

GERMAIN.

Encore, si vous aviez quelques ressources pécuniaires, vous pourriez espérer de réussir plus facilement.

DULIS.

Tu ne penses qu'à l'argent.

GERMAIN.

C'est qu'avec ce puissant mobile, on surmonte tous les obstacles; mais malheureusement nous ne sommes pas en fonds.

DULIS.

Air du Vaudeville du Chapitre second.

Je suis peu riche, j'en conviens,
Mais enfin le bonheur suprême
Doit-il exister dans les biens?
N'est-on pas heureux quand on aime?
A plus d'un riche d'aujourd'hui
Le repos devient impossible:
Peut-on avec le bien d'autrui
Vivre jamais paisible?

GERMAIN.

Ah! monsieur, l'excellente idée!

DULIS.

Qu'est-ce?

GERMAIN.

Il y a long-tems que votre oncle ne vous a vu? Eh bien, si vous voulez me seconder, je me fais fort de renvoyer le prétendu dans le fond de sa province.

DULIS.

Te sens-tu en état de conduire cette intrigue?

GERMAIN.

Tranquillisez-vous, le plan est déjà dans ma tête.

DULIS.

Ah voici ma chère Emilie!

SCENE II.

EMILIE, DULIS, GERMAIN.

EMILIE.

Quoi! Dulis, c'est vous! quelle imprudence! Si l'on vous découvroit!...

DULIS.

Ne craignez rien, j'ai vu sortir mon oncle, et j'ai pro-

sité du moment ; mais est-il bien vrai que l'espoir d'une fortune considérable n'ait pas changé votre cœur ?

EMILIE.

Que dites-vous ? les richesses ont peu d'attraits pour moi.

AIR : *Lorsque vous verrez un amant.*

Si le ciel, pour combler mes vœux,
M'eût accordé de la fortune,
Bientôt à tous les malheureux
Je voudrois qu'elle fût commune.

DULIS.

Votre avis diffère du mien,
Dussé-je vous sembler bizarre ;
Certes, si vous étiez mon bien,
Je sens que j'en serois avare. (*bis.*)

GERMAIN, *à Dulis.*

Tout cela est à merveille ; mais le plus sûr est de vous retirer, votre oncle pourroit rentrer, et sa présence déjoueroit tous nos projets.

EMILIE.

Expliquez-moi du moins...

GERMAIN.

Vous saurez tout. Qu'il vous suffise d'apprendre que nous allons mettre à l'épreuve la patience du prétendu.

DULIS.

Adieu, ma chère Emilie ; bientôt nous serons heureux !

GERMAIN.

Décampons, nous n'avons pas un instant à perdre.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCENE III.

EMILIE, *seule.*

Ce cher cousin, il m'est enfin rendu !

RONDEAU.

Air nouveau.

Momens charmans pour ma tendresse !
J'obtiens l'aveu de son amour.
Aux doux transports de l'allégresse,
Oui, je m'abandonne en ce jour.

Et que peut-il encore
Manquer à mon bonheur !
De l'amant que j'adore
Je possède le cœur.
Bientôt, dès mon jeune âge,
Les plus jolis enfans
Sauront de mon ménage
Occuper les instans.

Momens charmans pour ma tendresse ! *etc.*

Amans, pourquoi vous plaindre
D'un moment de froideur?
Vous n'aurez rien à craindre,
En redoublant d'ardeur.
Quand, parfois, la tristesse
Ombrage votre amour,
La plus charmante ivresse
Est le prix du retour.
Momens charmans pour ma tendresse! *etc.*

SCENE IV.

EMILIE, M. DE SOTTISET.

SOTTISET, *appelant dans la coulisse.*

Mam'selle Emilie! Ah! la voilà à la fin !... C'est joli de vous faire desirer comme cela ; il y a un quart-d'heure que je vous attends... Au lieu de rester là toute seule, ne devriez-vous pas plutôt me tenir compagnie? Vous n'avez guère d'attentions pour votre prétendu. C'est égal, je vous vois et ma colère est désarmée. Pendant que nous sommes seuls, permettez-moi de vous dire deux mots.

EMILIE.

Allez-vous encore m'ennuyer de votre sot amour?

SOTTISET.

Vous ne laissez pas que d'être fort encourageante.

EMILIE.

Je vous avertis que vous perdez votre tems ; ainsi cessez vos poursuites.

SOTTISET.

Oh! je connois bien le caractère des femmes à présent. Au premier abord, elles sont farouches, c'est dans l'ordre ; mais nous savons les moyens de les apprivoiser.

EMILIE.

Vous ne doutez de rien, à ce qu'il me paroît. Comme vous êtes prévenu en votre faveur.

SOTTISET.

Point du tout, je vous offre mon hommage ; j'ai de la fortune, d'excellentes qualités, de la figure, vous n'avez pas à balancer.

EMILIE.

AIR : *Du serin qui te fait envie.*

D'un aussi fragile avantage,
Cessez de vous enorgueillir.
C'est une fleur dans un bocage,
Qu'un souffle léger peut flétrir.
Cette faveur de la nature,
Mon cher, ne la prisez pas tant ;
Souvent la plus belle figure
Cache le cœur le plus méchant.

SOTTISET.

Heureusement, je ne crains pas l'application. A propos, comme je ne connois pas encore bien Paris, faites-moi le plaisir de me donner l'adresse du bureau des Petites-Affiches.

EMILIE.

Volontiers, pourquoi faire?

SOTTISET.

C'est que j'ai perdu ma jolie petite chienne, et je voudrois la faire insérer dans le journal. Dites-moi si j'ai bien rédigé mon article.

Air du vaudeville de Claudine.

Il s'est perdu jeune chienne
Entre Picpus et Passy;
On la connoîtra sans peine
Aux indices que voici :
Nez camus, queue en trompette,
Patte blanche, *et cætera.*
Récompense fort honnête
A qui la rapportera.

Est-ce bien comme cela ?

EMILIE.

Vous n'avez oublié qu'une chose, c'est votre adresse.

SOTTISET.

C'est vrai. Que je suis maladroit! Si je ne la mettois pas, ils seroient capables de dire, par méchanceté, qu'ils ne l'ont pas trouvée. Ah! voici le beau-père.

SCENE V.

DALAINVAL, EMILIE, SOTTISET.

DALAINVAL.

Toujours ensemble. Un jour comme celui-ci, vous devez avoir bien des choses à vous dire.

SOTTISET.

J'espère que ma future est satisfaite de moi. Demandez-lui plutôt.

DALAINVAL.

Qu'as-tu, ma fille? tu ne parois pas répondre à son empressement.

SOTTISET.

C'est la timidité.

EMILIE.

Je vous l'avoue, mon père; les devoirs de l'hymen commencent à m'effrayer.

SOTTISET.

Laissez donc, beau-père, permettez-moi de lui répondre.

AIR : *La comédie est un miroir.*

Si les droits d'un mari sur vous
Semblent vous porter quelqu'ombrage,
L'hymen, cependant, entre nous,
Vous offre plus d'un avantage.
Oui, ma chère, en formant tous deux
Ces nœuds auxquels mon cœur aspire,
Nous passerons à tous les yeux,
Vous pour Flore, et moi pour Zéphire. (*bis.*)

Est-ce galant ce que je viens de lui dire; j'espère que je me tire bien d'un compliment.

DALAINVAL.

A merveille. (*à part.*) Je commence à m'appercevoir que tu n'es qu'un franc original.

SOTTISET.

Il ne faut pas vous en étonner, beau-père; car je passe mon tems à lire tous nos meilleurs auteurs. N'allez pas croire que je m'amuse à lire tous ces petits ouvrages, comme les *Fables de La Fontaine*, par exemple; oh! j'ai meilleur goût que cela.

DALAINVAL.

Que lisez-vous donc ?

SOTTISET.

Les romans nouveaux. Je dis que cela forme prodigieusement un jeune homme, pas vrai?

DALAINVAL.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis; je crois qu'ils sont propres plutôt à gâter l'esprit.

SOTTISET.

Je vous assure, beau-père, qu'ils ne produiront pas cet effet-là sur moi.

DALAINVAL.

AIR : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Peut-on accorder ses suffrages
A mille romanciers nouveaux ?
Que trouve-t-on dans leurs ouvrages?
Poignards, fantômes et tombeaux.
Pour moi, je préfère sans peine,
N'en déplaise à vos sentimens,
Les animaux de *Lafontaine*
Aux héros de certains romans.

SOTTISET.

S'ils n'étoient pas bons, seroient-ils répandus avec tant de profusion?

Air d'Arlequin afficheur.

Ces ouvrages, sans contredit,
Sont de première conséquence;
Et d'ailleurs leur très-grand débit
Vous en doit prouver l'importance.

DALAINVAL.

DALAINVAL.

Pour m'exprimer en ce moment
Comme Boileau dans sa satire :
Sachez qu'un sot trouve souvent
Un plus sot qui l'admire.

SOTTISET.

Je vous préviens que je déteste l'ennuyeuse morale.

DALAINVAL.

Il est vrai que sa lecture n'est pas aussi agréable ; mais elle est plus utile. Qu'en dis-tu, ma fille ?

EMILIE.

Je pense, comme vous, mon père ; ma méthode pourtant est toute différente de la vôtre.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver?*

Pour comprendre ses élémens,
Chacun adopte sa coutume ;
Vous, pour en mieux saisir le sens,
Vous méditez plus d'un volume ;
Moi, sans fatiguer ma raison,
Je suis une route plus sûre :
Chaque jour je prends ma leçon
Dans le livre de la nature.

SOTTISET.

Pour celui-là, je ne crois pas l'avoir dans ma bibliothèque.

DALAINVAL, *à Emilie.*

Tu as raison, c'est la bonne école. J'entends quelqu'un.

SCENE VI.

DALAINVAL, EMILIE, SOTTISET, GERMAIN, *sous l'habit de peintre.*

GERMAIN.

PARDON, si je vous dérange.

SOTTISET.

Que demandez-vous ?

GERMAIN.

C'est précisément vous que je cherche.

SOTTISET.

Moi ! qui êtes-vous ?

GERMAIN.

Vous méconnoissez votre peintre ? avez-vous déjà oublié la promesse que vous m'avez faite il y a quatre jours ?

SOTTISET.

Est-ce qu'il est fou ? voilà la première fois que je le vois.

GERMAIN.

Vous voulez rire sans doute, car vous me reconnoissez parfaitement ; et pour vous en convaincre tout-à-fait, permettez-moi de vous dire deux mots en particulier.

DALAINVAL.

Que signifie cet air de mystère ?

SOTTISET.

Mon ami, vous pouvez parler haut; je n'ai rien de caché pour mon beau-père et ma future.

GERMAIN.

C'est qu'il est des choses qu'il faut qu'on ignore.

DALAINVAL.

En ce cas nous nous retirons.

SOTTISET.

Non pas, beau-père. (*à Germain, avec colère.*) Ah ça, parlerez-vous enfin ?

GERMAIN.

Puisque vous le voulez absolument, je viens vous dire que j'ai fini les deux portraits que vous m'avez commandés pour ces dames.

EMILIE, *feignant de la jalousie.*

Ah! vous avez des maitresses.

SOTTISET.

Je vous assure qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il vient de dire.

EMILIE, *à part.*

Profitons de l'occasion que l'intelligence de Germain me ménage. (*Haut.*) Que je suis malheureuse !

GERMAIN.

Ne vous affligez donc pas, mademoiselle; le mal peut se réparer.

EMILIE.

Me trahir aussi cruellement !

SOTTISET.

Mais écoutez-moi.

GERMAIN, *à Sottiset.*

Vous n'avez qu'un moyen pour appaiser mademoiselle, j'ai les portraits chez moi, faites-lui en l'hommage.

EMILIE.

Je ne veux plus en entendre parler.

Air de la pipe de tabac.

Amant volage, amant perfide,
Votre cœur m'est enfin connu ;
Et ce dernier trait me décide
A rompre l'hymen convenu. (*bis.*)

SOTTISET.

Ah! par pitié, belle Emilie,
Révoquez cet arrêt fatal :

GERMAIN *à Emilie.*

J'ose intercéder pour lui.
Si vous refusez la copie,
(*Montrant Sottiset.*)
Prenez au moins l'original.

SOTTISET.

Je vous en prie, prenez l'original.

EMILIE.

Je n'y consentirai jamais.

SOTTISET.

C'est ce damné peintre qui est cause de tout cela. Sors d'ici, ou...

DALAINVAL.

Doucement, s'il vous plaît. On vous avoit peint à mes yeux sous des couleurs plus agréables.

SOTTISET.

Est-ce ma faute à moi, si ce maudit barbouilleur me noircit?

DALAINVAL.

Ayez plus de ménagement, je vous prie.

SOTTISET.

Par respect pour vous, je me contiens.

GERMAIN, *à Sottiset.*

C'est peu pour vous de nier vos dettes, vous osez encore m'insulter! ce procédé est peu délicat.

SOTTISET, *à Dalainval.*

Je vous en prie, faites-le taire. En verité, il me fera sortir de mon caractère.

DALAINVAL.

Vous pourriez y gagner.

SOTTISET.

Comment, mademoiselle, vous souffrez qu'on fasse de pareils complimens à votre prétendu. Prenez donc ma défense.

EMILIE.

Vous auriez un fort mauvais avocat.

SOTTISET.

Vous aussi? Je ne me connois plus!...

EMILIE.

Mon père, je ne vois qu'un moyen de ne pas rendre la démarche de monsieur inutile. Vous m'avez promis, depuis long-tems, de me donner un maître de peinture. Nous ne pouvons trouver une meilleure occasion.

SOTTISET, *en colère.*

Il semble qu'ils se soient tous donné le mot pour me contrarier.

GERMAIN.

Mademoiselle a donc du goût pour la peinture?

EMILIE.

Elle est mon passe-tems favori.

GERMAIN.

Vous devez y réussir sans peine, car,

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Sans chercher ailleurs un modèle,
Chacun avec moi peut le voir,
Quand vous voulez peindre une belle,
Vous consultez votre miroir.

SOTTISET.

C'est bon ; ce n'est pas un compliment qu'on vous demande.

GERMAIN *à Emilie.*

Personne ne peut vous convenir mieux que moi ; j'ai dans ce genre une réputation établie : je saisis parfaitement tous les caractères.

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

J'ai pour gentille fillette
Le vernis de la candeur ;
Et je donne à la coquette
Air frivole et séducteur.
Mais quand le méchant réclame
Le secours de mon pinceau,
On peut juger de son ame
Par la noirceur du tableau.

SOTTISET.

Je vous dis qu'on n'a pas besoin de vous ici.

GERMAIN.

J'ai encore un avantage, c'est que j'ai découvert un secret pour rendre tous mes portraits.... parlans.

SOTTISET.

Je suis bien curieux de le connoître.

AIR : *Il n'en est pas de généreux.*

Il n'est qu'un moyen, selon moi,
Pour réussir dans la peinture.
Je l'ai découvert, sur ma foi ;
Et vraiment ma recette est sûre.
Si mes portraits sont ressemblans,
Je ne dois mon succès qu'aux dames,
Car pour les rendre tous parlans....

SOTTISET.

Vous ne peindrez donc que les femmes.

EMILIE.

Vous êtes fort galant.

SOTTISET.

Je suis comme cela. Oh ! il n'aura jamais ma pratique.

GERMAIN.

Vous avez tort, car je crois que je réussirois parfaitement à vous peindre.

AIR : *Du haut en bas.*

Du haut en bas,
On vous reconnoîtroit, je gage.

Du haut en bas,
Vos traits ne m'échapperoient pas.
Chacun, en voyant votre image,
Diroit : quel plaisant personnage,
Du haut en bas !

(Il sort).

SOTTISET.

Sortiras-tu, enfin.

SCÈNE VII.

DALAINVAL, SOTTISET, EMILIE.

SOTTISET.

Il a bien fait de s'en aller, car il auroit passé un mauvais quart-d'heure.

EMILIE *à part.*

Cela s'entame à merveille.

SOTTISET.

Ah ça ! n'allez pas croire tout ce qu'il vient de vous dire.

EMILIE.

Laissez-moi, monsieur. *(Elle veut sortir.)*.

DALAINVAL.

Tu nous quittes, mon Emilie ?

EMILIE.

Que voulez-vous que je fasse après un tel outrage ?

SOTTISET.

Mais je vous assure.....

EMILIE.

Allez, monsieur, c'est fort mal à vous! Vous jouer aussi cruellement de ma tendresse! oh! ce n'est pas le trait d'un galant homme. *(A part.)* Sortons, car je ne pourrois m'empêcher d'en rire. *(Elle sort.)*

SCENE VIII.

SOTTISET, DALAINVAL.

SOTTISET.

Eh bien! que dites-vous de tout cela, beau-père ?

DALAINVAL.

Je dis que ma fille ne paroit pas disposée à vous aimer.

SOTTISET.

Vous croyez ?

DALAINVAL.

Et, franchement, lorsque je vous ai accepté pour gendre, je n'ai pas prétendu gêner son inclination.

SOTTISET.

C'est-à-dire que vous n'êtes pas disposé à tenir votre parole ? Je suis étonné que vous soyez la dupe de son indifférence. Laissez faire : elle m'aimera, que de reste. Je vous

dis que le ciel nous a formés l'un pour l'autre. Mais voici quelqu'un.

SCENE IX.

SOTTISET, DALAINVAL, DULIS, *sous le costume d'un élégant ridicule. (Pendant toute cette scène, Sottiset veut singer tous les gestes ridicules de l'élégant.)*

L'ÉLÉGANT.

Ma visite paroît vous surprendre ?

SOTTISET.

En effet. Apprenez-moi, je vous prie, à qui j'ai l'honneur de parler.

L'ÉLÉGANT.

Se peut-il que vous ayez sitôt oublié votre meilleur ami?

SOTTISET.

Le diable m'emporte si je me rappelle de vous avoir jamais vu : d'où me connoissez-vous?

L'ÉLÉGANT.

Et parbleu ! de Gisors. Il paroît que le mariage que vous venez faire à Paris vous a fait perdre la mémoire. Voici sans doute M. Dalainval, votre beau-père ?

SOTTISET.

Oui, c'est le beau-père.

L'ÉLÉGANT.

Je vous félicite d'avoir fait choix d'un pareil gendre. Je vous le donne pour l'homme le plus aimable que nous ayons à Gisors.

SOTTISET.

Eh ben, beau-père, je ne lui fais pas dire. (*à l'Elégant.*) En effet, vous ne m'êtes pas inconnu.

L'ÉLÉGANT.

Tous nos amis gémissent de votre absence, et je viens vous en témoigner leurs regrets.

SOTTISET.

J'y suis sensible. Dites-moi, y a-t-il long-tems que vous êtes à Paris ?

L'ÉLÉGANT.

Depuis huitaine.

SOTTISET.

Et vous n'êtes pas encore venu me voir ? Je vous en veux beaucoup, et je prétends qu'à l'avenir vous n'ayez pas d'autre domicile que le mien.

L'ÉLÉGANT.

Ce n'est pas de refus.

DALAINVAL, *à part.*

Il fait déjà les honneurs de ma maison. Oh! parbleu, il n'y est pas encore installé.

L'ELÉGANT.

Ah ça ! je suis attendu demain dans un cercle de femmes charmantes, le beau-père ne trouvera pas mauvais que vous m'y suiviez.

SOTTISET.

C'est que je me marie demain, et...

L'ELEGANT.

Bel obstacle vraiment ! Comment ? parce qu'on est marié, faut-il s'enfermer comme un hibou dans son ménage et refuser l'hommage de mille beautés ? D'honneur, cela crie vengeance. Voici ma méthode.

AIR : *Oui, c'en est fait, je me marie.*

Oui, je renonce pour la vie
Aux maximes du vieux Caton.
Le tems heureux de la folie
Vaut bien celui de la raison.
Sans être volage,
Je veux, en ménage,
Offrir mon hommage
A chaque beauté,
Et, toujours fidèle
A ma tourterelle,
Savourer loin d'elle
Douce volupté.
Oui, je renonce pour la vie, etc.
Comme en sa jeunesse,
Joyeuse vieillesse,
Loin de la tristesse,
Goûte le bonheur,
Pourvu que sans cesse
L'aimable tendresse,
De sa douce ivresse,
Pénètre son cœur.
Oui, je renonce pour la vie, etc.

SOTTISET.

Nous ne vous laisserons pas le tems de vous ennuyer.

AIR : *Ah ! voilà la vie.*

Concerts, comédie,
Lucquet, Frascati,
Fantasmagorie,
Paphos, Tivoli,
Oui, voilà la vie,
La vie suivie,
Oui, voilà la vie
Que nous menons ici.

L'ELÉGANT.

Vos restaurateurs, par exemple, ne laissent rien à desirer.

SOTTISET.

A propos de comestibles, il faut que je vous mène dans un endroit bien fréquenté. Vous rirez quand vous connoîtrez les

moyens dont s'est servi le maître de la maison pour attirer chez lui la foule. Oh ! Paris fourmille de ressources.

AIR : *Ça n'se peut pas.*

Chacun du métier qu'il exerce
Cherche à tirer un bon parti :
Lui, pour étendre son commerce,
Usa du moyen que voici :
Afin que la commune entière
En foule chez lui se portât
Il fit mettre sur son enseigne :
Ici l'on n'vend pas de bon'bierre,
Non ! c'est le chat ! non ! c'est le chat !

L'ÉLÉGANT.

Les bals masqués sur-tout, oh ! je les aime à la folie. Convenez que le dernier bal de l'opéra étoit charmant.

SOTTISET.

Vous y étiez ?

L'ÉLÉGANT.

Indubitablement.

SOTTISET.

Je parie que vous ne m'avez pas reconnu.

L'ÉLÉGANT.

Quel étoit votre costume ?

SOTTISET.

J'étois déguisé en revenant ; je ressemblois comme deux gouttes d'eau à un esprit.

L'ÉLÉGANT.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Je vous méconnus franchement,
Mais mon erreur est excusable ;
Car, sous un tel déguisement,
Vous n'étiez pas reconnoissable.

Par exemple, je veux voir tous vos spectacles, on dit que c'est une chose étonnante. Mais je vous préviens que je déteste les ouvrages sérieux : cela donne des vapeurs.

DALAINVAL.

Il en est pourtant dans ce genre, auxquels on doit les plus grands éloges.

L'ÉLÉGANT.

C'est possible, mon cher ; votre Philinte de Molière, par exemple, eh bien ! vous conviendrez que c'est d'un ennui à périr.

DALAINVL.

C'est-à-dire que vous refusez à son auteur votre suffrage ; tout le monde ne pense pas comme vous.

AIR : *Fidèle époux, franc militaire.*

Quand son *Philinte de Molière*
Orne le théâtre françois,
Par son *Intrigue épistolaire*

Il

Il obtient encor des succès.
En vain la critique sévère
Arme contre lui maints auteurs,
Tout écolier devroit se taire,
Quand il entend ses *Précepteurs*.

SOTTISET.

Tout cela ne peut pas nous regarder, car nous sommes assez grands pour nous conduire sans précepteurs. D'ailleurs chacun a sa méthode : j'aime à rire.

DALAINVAL.

Nous différons, car

Air de la parole.

Je vois toujours avec plaisir
Les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres.

SOTTISET.

Mon cher, à ne vous point mentir,
Je préfère les bals champêtres,
Pour moi la danse a des appas.
Oui, chaque jour je m'y distingue,
Des plaisirs qu'on goûte ici bas,
Franchement je n'en connois pas
Qu'on puisse égaler (*bis*) au bastringue (*bis*).

L'ÉLÉGANT

Je vois que nous nous conviendrons parfaitement. Quant au beau-père, s'il veut quitter son humeur sombre et moraliste, nous pourrons être fort bons amis.

DALAINVAL.

Je tâcherai de m'en corriger.

SOTTISET.

Ah ça ! nous dînons ensemble. Je veux vous présenter à ma future.

L'ÉLÉGANT.

Volontiers. Mais il faut que je m'absente pour quelques heures, et je revole vers vous. Je vous salue : enchanté de vous avoir vu. (*Il sort.*)

SCENE X.

SOTTISET, DALAINVAL.

SOTTISET.

Eh bien ! j'espère que les Gisoriens sont aimables ! Voici ma future.

SCENE IX.

SOTTISET, DALAINVAL, EMILIE.

SOTTISET *à Dalainval.*

Quand je vous dis qu'elle m'idolâtre : vous voyez bien qu'elle vient faire sa paix avec moi (*A Emilie.*) Approchez ; je n'ai plus de rancune. (*A Dalainval.*) Vous allez voir qu'elle ne demande pas mieux que de m'épouser. (*A Emilie.*) Je suis

toujours dans les mêmes sentimens à votre égard, et vous, êtes-vous mieux disposée en ma faveur ?

EMILIE.

Voulez-vous que je vous parle avec franchise ?

SOTTISET.

Je fais plus, je vous y invite : je puis donc compter....

EMILIE.

Sur mon estime, mais jamais sur mon amour.

DALAINVAL *à Sottiset.*

Eh bien ! croyez-vous qu'elle consente à vous épouser ?

EMILIE.

Je vous le repète, cessez vos poursuites, elles sont inutiles.

SOTTISET.

Vous savez bien que ce joli minois a trop d'empire sur mon cœur, pour que je puisse vous obéir.

(*Il veut l'embrasser.*)

EMILIE.

Finissez, je vous prie.

SCÈNE XII.

DALAINVAL, EMILIE, SOTTISET, GERMAIN, *en habit de domestique.*

GERMAIN.

Qui de vous deux s'appelle M. de Sottiset ?

SOTTISET.

Est-ce que vous ne voyez pas que c'est moi ? Que me voulez-vous ?

GERMAIN.

Cette lettre va vous en instruire. Mon maître attend la réponse.

SOTTISET.

Vous voyez que je suis déjà connu dans cette ville. Voyons ce qu'on me marque (*Il décachète la lettre.*) Je ne connois pas cette signature. N'importe, lisons.

« Mon ami,

« Les pertes considérables que j'ai faites depuis quelques « jours au jeu me forcent à vous demander les mille écus que « je vous prêtai dernièrement pour jouer. Veuillez bien les « remettre à l'honnête garçon qui vous donnera la présente. »

(*En regardant Germain.*) C'est là l'honnête garçon ! Eh bien, il a bien fait de le mettre dans la lettre.

EMILIE.

Ah ! vous jouez aussi ? En vérité, il ne vous manquoit que cette qualité pour vous achever de peindre.

SOTTISET.

Je doute si je veille !

GERMAIN.

Mon maître m'attend ; quelle réponse lui porterai-je ?

SOTTISET, *déchirant la lettre.*

Va-t'en au diable avec lui.

DALAINVAL.

Doucement, s'il vous plaît.

GERMAIN.

Si mon maître savoit de quelle manière vous me recevez, il seroit homme à vous brûler la cervelle.

SOTTISET.

Oh ! il peut venir quand il voudra, il trouvera à qui parler.

GERMAIN.

Justement, le voici. (*à part, à Sottiset.*) Ne lui dites rien, car ce seroit fait de vous.

SOTTISET, *bas à Germain.*

Sois tranquille, je ne suis pas méchant.

SCENE XIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, DULIS *en officier.*

DULIS.

Ah ! mon ami, je vous trouve à propos. Vous voyez un homme au désespoir : je suis perdu sans ressource, si vous ne me rendez sur-le-champ les mille écus que je vous prêtai dernièrement. Vous le savez, les dettes du jeu sont sacrées.

SOTTISET.

Ah ça ! quand me les avez-vous prêtés ?

GERMAIN, *bas à Sottiset.*

Ne l'échauffez pas.

DULIS.

Auriez-vous le projet de les nier ?

SOTTISET.

C'est que je n'ai pas la mémoire heureuse, et d'honneur ! je ne me rappelle pas même où nous nous sommes vus.

DULIS.

Croyez-vous que je sois homme à me contenter de vos sornettes ?

SOTTISET, *en colère.*

Ah ! c'est trop fort. Il ne me fera pas prendre le change : c'est sans doute quelque fripon qui se sert de ce prétexte pour m'enlever cette somme.

DULIS, *portant la main à son sabre.*

Malheureux !

SOTTISET *se blottit derrière Émilie.*

Je suis mort !

AIR : *Trouverez-vous un parlement !*

Belle Emilie, en ce moment,
Daignez me soustraire à sa rage.
Me faudra-t-il si tristement
Mourir à la fleur de mon âge !

DULIS.

Si je parois moins irrité,
Ah! rendez grace à tant de charmes.
(*Montrant Emilie*)
Ce n'est jamais qu'à la beauté
Qu'un français doit rendre les armes.

EMILIE.

Il est galant.

SOTTISET.

Oui, pour vous; mais pour moi...

DALAINVAL *à Dulis.*

J'éclaircirai cette affaire, et je me charge de la créance.

DULIS.

Ce procédé est très-honnête, mais je ne puis accepter cette offre obligeante : c'est à M. Sottiset seul que je prétends avoir affaire.

SOTTISET.

Mais, qu'est-ce que cela vous fait, pourvu qu'on vous paie ? Vous voyez bien que vous êtes taquin.

GERMAIN *à Dulis.*

Ne refusez pas, puisqu'on vous l'offre de si bonne grace.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophéte.*

Ne pas accepter est folie,
Quand vos besoins sont si pressans.
Sur ce point, je le certifie,
Vous différez de bien des gens;
Car, loin de suivre la méthode
Que vous avez de refuser,
Ces messieurs trouvent plus commode
De tout prendre sans demander.

DALAINVAL *à Dulis.*

Croyez-moi, renoncez au jeu; c'est une bien triste ressource. Vous paroissez avoir de l'esprit; servez-vous-en : il vous procurera une existence plus assurée.

DULIS.

Compter sur l'esprit? C'est beaucoup hasarder aujourd'hui.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Je voudrois suivre votre avis
Dans cette aventure fâcheuse;
Mais franchement, je vous le dis,
Car, pour exister ici-bas,
Si l'esprit étoit nécessaire,
Combien d'honnêtes gens, hélas!
Aujourd'hui feroient maigre chaire.
La réussite est très-douteuse;

N'êtes-vous pas de mon avis, M. de Sottiset ?

SOTTISET.

Assurément.

DULIS.

D'ailleurs, vous le savez mieux qu'un autre : le jeu a tant d'attraits !

SOTTISET *à part.*

Faut-il que je sois si poltron !

DULIS.

On voit en un instant centupler son or.

SOTTISET.

Oui, mais quand on perd, on s'en va sans demander son reste.

DULIS.

C'est ce qui m'arrive aujourd'hui. Tous les malheurs m'accablent à la fois : je voulois m'unir à la plus aimable des femmes ; eh bien, il faut qu'un imbécille vienne retarder mon bonheur.

SOTTISET.

Par exemple, je suis plus heureux que vous : je n'ai pas d'imbécille qui retarde mon bonheur, et vous voyez l'épouse que mon cœur a choisie.

DULIS.

Elle est vraiment jolie. Vous serez heureux.

SOTTISET.

Sûr, je le serai.

EMILIE, *à Dulis.*

Vous croyez donc que le bonheur est inséparable du mariage?

DULIS.

Air de Champagnac.

Sans ce commerce précieux
Pourroit-on exister sur terre ?
Est-il d'état plus ennuyeux
Que celui de célibataire ?
O sexe, objet de tous nos vœux !
Partout le bonheur t'accompagne.
Oui, pour que l'homme soit heureux,
Il faut qu'il ait une compagne.

SOTTISET, *à Emilie.*

Vous l'entendez ; il faut que l'homme ait une compagne. Ce qu'il vient de dire me raccommode avec lui ; d'ailleurs, il est calme à présent et trop honnête pour soutenir une chose qui n'est pas. Il va vous avouer de bonne foi qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il a dit tout-à-l'heure.

GERMAIN, *à part, à Sottiset.*

Mais y pensez-vous ?

SOTTISET.

Assurément

DALAINVAL, *à Sottiset.*

Parbleu, vous êtes bien enteté.

SOTTISET, *en colère.*

Et vous bien simple de croire tous les contes qu'il vous fait.

DALAINVAL.

C'en est trop, mon Emilie ; j'ai commis une erreur, mais il est encore tems de la réparer. Je vais écrire sur-le-champ à ton cousin, et s'il t'aime aussi sincèrement que tu me l'assures, je lui donne ta main.

GERMAIN.

Vivat! la victoire est à nous.

DULIS.

Machère Emilie!

SOTTISET.

Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont donc tous deux? Est-ce qu'ils sont fous? Qu'il vienne le cousin, il sera bien reçu.

DULIS.

Vous êtes donc bien méchant, M. de Sottiset?

SOTTISET.

Oh! je ne suis pas endurant.

DULIS.

Si ce cousin venoit pour disputer ses droits?

SOTTISET.

Il s'en gardera bien. On sait que les Gisoriens sont de mauvaises têtes.

DULIS.

En ce cas, préparez-vous à vous défendre.

SOTTISET.

Ah! mon Dieu! Est-ce que ce seroit le cousin?

DULIS.

Vous l'avez dit.

DALAINVAL.

Mon neveu ici! Quel sujet t'a fait quitter ton régiment?

DULIS.

Le voici. J'ai appris que ma cousine alloit se marier. D'après les renseignemens que j'ai reçus sur son prétendu, j'ai tout fait pour rompre son mariage, et l'aveu qui vient de vous échapper, ne me permet plus de douter que j'ai réussi.

DALAINVAL.

Ma foi, je n'ai qu'une parole, embrasse ton épouse.

SOTTISET.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Pour qui me prend-on ici?

GERMAIN.

Pour un fort aimable garçon, qui se doit trouver très-heureux d'en être quitte à si bon marché.

SOTTISET, *à Dulis.*

Du moins, puisque je n'épouse pas votre épouse, avouez devant tout le monde que je n'ai pas les défauts que vous m'avez supposés.